

Premier prix — catégorie Jeune adulte

Johanie Bilodeau

## **Roseline**

Tout tourne autour de moi. Le vent siffle. Les arbres secouent leurs corps défeuillés et les anges prient. Le sol et le ciel fusionnent pour m'aspirer. Partout, du gris. Dans toutes ses déclinaisons. Grège, ambré. De l'ardoise jusqu'au cendré qui heurte les poumons. Les miens sont possédés. Ils aspirent l'air par grandes, gigantesques, gargantuesques goulées. Rien n'y fait. Mes poumons repoussent ce fluide à deux mains comme s'ils ne savaient plus qu'en faire une fois inhalé.

Dans mon ventre, une masse m'opresse. L'angoisse. De la forme d'une gourgane, d'un avocat, d'un pamplemousse. En dedans de moi, l'embryon s'accroche. Bientôt, il deviendra fœtus, puis bébé, enfant, adulte, humain qui hurle pour se faire entendre. Ce corps pas encore arrondi me déséquilibre. D'ici peu, les branches gèleraient, les bourgeons croîtraient et ma peau s'étirerait. Mon épiderme s'ankyloserait, se gonflerait vertigineusement en un ballon impossible à faire éclater malgré les dents, les ongles, les aiguilles et les lames.

Tout en haut, ou en bas, quelque part dans le tourbillon, son regard me couve. Elle m'observe. Silencieuse et la bouche pleine de sagesse. Ma grand-mère a son air de celle qui en a vu d'autres. Elle sait. Je n'ai pourtant rien dit, mais elle sait. Je le devine dans la lueur qui teinte ses pupilles. C'est qu'elle est tout en déchirure, ma grand-mère. Rafistolée par une vie qui ne l'a pas épargnée. Elle perçoit la porcelaine cassée avant même qu'elle ne se fracasse.

Quand j'ouvre la bouche, je pressens que mes mots seront laids. Je voudrais les prononcer avec douceur, mais je n'y parviens pas. Je voudrais être maternelle, veloutée et moelleuse. Que mes mots s'échappent tout en ouate. Au lieu de quoi ils fusent, arides.

— J'ai un enfant à jeter.

Rien chez ma grand-mère ne remue. Pas le moindre poil ni le moindre pli. Son regard me drape comme un voile. Il me fait prisonnière. Je suis sur le balcon à sa place et, elle, sur ses jambes affaiblies, tout en bas. Sa tête est renversée vers l'arrière.

— Un autre?

Je fixe mon aïeule. La ligne de ma bouche est mince, mes joues sont anxieuses, mes dents s'éliment.

— Oui. Roseline.

— Tu as donné un nom à l'enfant que tu veux jeter?

Mécaniquement, je hoche la tête de haut en bas. Mon geste est impatient, effrayé, près du précipice. Ma grand-mère m'examine. Elle analyse mes crispations, soupèse mon désarroi. Son regard réchauffe chaque parcelle de mon âme avec son humanité. Quand elle ouvre la bouche, son souffle vole dans ma direction.

— Les autres avaient-ils un prénom?

Derrière elle, des enfants m'observent. Ils se tiennent par la main, à la queue leu leu, la tête basculée pour me contempler. Ma lèvre inférieure frémit. Chacun a l'âge qu'il aurait si je ne l'avais pas jeté. L'un est en salopette, l'autre porte de jolis collants blancs sous sa jupe violette et un autre encore baigne dans sa couche. Leur peau est soyeuse. Leurs visages pleins de douceur. Ils ont les yeux curieux, mais étrangement neutres. Soumis. À un choix qui n'a pas été le leur ni le mien.

Je ne les voulais pas en moi. Je ne les désirais ni en dedans ni en dehors. Jamais. J'aspirais à la volupté, aux corps qui s'emballent, qui s'échauffent, qui se brûlent, enfiévrés. J'aspirais au vice sans conséquence, à la jouissance dans des ciels qu'on ne compte plus. Je ne voulais pas de leurs bouilles affectueuses ni de leurs lèvres qui tremblotent ou de leurs menottes qui cherchent à agripper mes doigts fuyants. Alors je les ai abandonnés. Dans ces pièces froides, bleues, métalliques, entre les mains gantées qui les ont extirpés de mon corps. La lumière glaciale m'avait fait détourner les yeux. Les gants s'étaient marbrés. Ma vision s'était brouillée et on m'avait recommandé pour la énième fois de prendre ce comprimé quotidien qui pouvait tout régler.

Je frémis, balayant ma culpabilité d'un battement de cils.

— Ils me hantent. Ne les vois-tu pas?

Le monde bascule à nouveau et la neige mord mes pieds. Ma grand-mère se berce sur le balcon et, sur la balustrade, ils patientent, le regard perçant et l'expression lointaine. Sur ma peau, mille frissons circulent. Ils se précèdent et se succèdent, marchent au pas comme des soldats. Mon aïeule sourit. Et, dans mon corps, une nouvelle décharge de frissons déferle.

Ma grand-mère a perdu le souffle. Je le perçois à sa façon de maintenir ses yeux écarquillés et sa bouche entrouverte. J'ouvre la mienne quand je distingue sa peau qui rougit, bleuit. Dans mon ventre, la masse s'alourdit. Je baisse les yeux et j'ai un poupon dans les bras. Rouge de vie. Je cligne des yeux et il crie. Mes mains sont soudain pleines de pouces. Je ne sais qu'en faire, d'elles et de Roseline. Je pianote sur les fesses du nourrisson pour le faire taire en relevant des yeux désespérés vers ma grand-mère.

— Aide-moi!

Mais ma grand-mère s'est effacée. Autour d'elle, les petits fantômes sont penchés. Leurs fesses pointent vers le ciel. D'en bas, je ne vois rien. Que le vide. L'absence et l'impuissance. Entre la petite qui grossit et mon aïeule qui se flétrit, mon cœur bascule.

Au septième étage de l'hôpital de Chicoutimi, mon ventre est vide. Mes ongles sont rongés et ma bouche, tordue. Du coin de l'œil, je distingue Roseline qui se balance sur les pattes arrière d'une chaise. Elle a rejoint les autres. Elle est trop petite pour que ses pieds effleurent le sol. Les enfants plus âgés la narguent en tirant sur le dossier. Elle finira par choir.

Je détourne la tête pour les effacer de mon champ de vision. En vain. Je les sens. Je les ressens. Leur silence m'opresse et leur jeu décuple mon angoisse. La chaise se fracasse sur le plancher. J'écrase ma tête dans mon cou pour taire le bruit mat que fera Roseline en s'affalant sur le sol. Je ne veux entendre ni ses cris, ni ses pleurs, ni son corps qui s'écrase contre le carrelage.

En psychiatrie, quand je raconte que j'ai tué ma grand-mère, on me caresse les cheveux et on m'endort de chuts qui s'étirent. On me gave de nourriture autant que de comprimés. On tente d'embrouiller mes illusions. Rien n'y fait. Les enfants diaphanes continuent à m'observer une fois lassés de leur jeu. Plus ils me fixent, plus mes certitudes se cramponnent.

— C'est le prénom, expliquai-je.

J'ai les yeux égarés, coupables. Ma tête bascule de haut en bas avec insistance.

— Le prénom?

— Roseline, c'était son nom à elle.

Je fixe le pli qui se creuse entre les deux sourcils.

— C'est comme ça que je l'ai tuée.

Les sourcils sont à un poil de s'unir. Les pupilles m'examinent, me scrutent, m'épient.

— Ta grand-mère a fait un infarctus. Tu ne l'as pas tuée.

J'insiste, je certifie, puis je me tais. J'avale le comprimé qu'on me refile. Par-delà le verre, j'observe la vieille Roseline, diaphane, relever la petite en tapotant sa robe pour la dépoussiérer.